Stefan Zweig contre Calvin (1936)

Stefan Zweig versus Calvin (1936)

Frank Lestringant

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/4623>

DOI : 10.4000/rhr.4623

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2006

Pagination : 71-94

ISBN : 2200-92103-9

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Frank Lestringant, « Stefan Zweig contre Calvin (1936) », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2006, mis en ligne le 01 mars 2006, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/4623> ; DOI : 10.4000/rhr.4623

FRANK LESTRINGANT

Université Paris IV-Sorbonne

Stefan Zweig contre Calvin (1936)

Publié par Zweig en mai 1936, le Castellion contre Calvin présente la figure héroïque de l'intellectuel luttant par sa seule plume contre le despote. Si Zweig a choisi Calvin pour désigner indirectement Hitler, c'est que son combat a rencontré celui du pasteur Jean Schorer conduisant à Genève même la croisade du protestantisme libéral contre l'héritage de l'orthodoxie calviniste. À son insu, Zweig s'inscrit dès lors dans toute une lignée d'écrivains antiprotestants, depuis Montaigne et Voltaire, pour rejoindre, par-delà Balzac qu'il cite longuement, Joseph de Maistre, qui assimilait Révolution et Réforme, Terreur et protestantisme. D'où, pour Zweig, l'énigme que constitue « l'étrange métamorphose » du calvinisme en une école de liberté individuelle et de démocratie, au temps de la montée des dictatures en Europe.

Stefan Zweig versus Calvin (1936)

Zweig's Castellion versus Calvin, published in May 1936, depicts the heroic figure of the intellectual fighting by the sheer force of his pen against the despot. If Zweig chose Calvin to stand indirectly for Hitler, it was because his combat had crossed paths with that of the pastor Jean Schorer who, in Geneva itself, was at the head of the liberal protestant crusade against the heritage of Calvinist orthodoxy. Without realising it, Zweig thus added his name to a line of anti-protestant writers, from Montaigne and Voltaire, via Balzac, whom he quotes at length through, to Joseph de Maistre, for whom Revolution and Reformation, Terror and Protestantism, went hand in hand. Hence what Zweig saw as Calvinism's "strange metamorphosis" into a school of individual freedom and democracy, in the era of the rise of dictatorships across Europe.

Mais quelle mouche a piqué Stefan Zweig de s'en prendre à Jean Calvin ? De le dénoncer dans les termes les plus vifs et les plus caricaturaux, et de joindre ainsi sa voix aux ennemis de la Réforme qui étaient souvent aussi, dans les années 1930, ceux de la démocratie ? Son livre *Castellion contre Calvin, ou Conscience contre violence*, relève plus du pamphlet que de la vulgarisation historique, genre dans lequel cet auteur fécond, et parfois prolifique, a excellé. Qu'on en juge plutôt : « Dictateur tyrannique et sans scrupule, Calvin aurait tenu Genève, sa patrie d'adoption, dans une main de fer¹ ». Le tristement célèbre procès de Michel Servet, en 1553, révélerait en plein jour sa fourberie et sa cruauté. Ne reculant pas devant l'anachronisme, Zweig n'est pas loin de considérer Calvin et sa police ecclésiastique comme la préfiguration de Hitler et de la Gestapo. Le parallèle à peine plus flatteur avec Napoléon, formulé au moins à quatre reprises dans le livre, va dans le même sens et complète un réquisitoire implacable. Quant à *l'Institution chrétienne*, elle aurait été à la Réformation protestante ce que le code Napoléon est à la Révolution :

« L'une et l'autre tirent le bilan de ces deux mouvements en imprimant au flot ardent de leur début la forme de la loi et de la stabilité. Par là l'arbitraire est transformé en dogme, la liberté en dictature, l'excitation morale en une sévère règle intellectuelle.² »

En bref, Calvin aurait trahi les idéaux généreux de la Réforme, affirmés complémentirement par Érasme et Luther, pour leur conférer sans doute la pérennité, mais aussi les figer et les vider de leur sens. La revendication légitime de la liberté de conscience se retournerait avec Calvin en l'instrument d'une nouvelle oppression des consciences, plus rigoureuse et plus intolérante en définitive.

Pourquoi donc Calvin ? Zweig aux abois, Zweig exilé de sa Vienne natale et fuyant la dictature hitlérienne à travers l'Europe et

1. Résumé équitable de Bernard Cottret, *Calvin. Biographie*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1995, p. 12.

2. Stefan Zweig, *Conscience contre violence, ou Castellion contre Calvin*, traduit par Alzir Hella, préface de Hervé Le Tellier, postface de Silvain Reiner, Paris, Le Castor Astral, 1997 et 2004, p. 30. – Je cite cette édition, reprise de celle de 1946 chez Bernard Grasset, mais qui en inverse le titre primitif : *Castellion contre Calvin, ou Conscience contre violence*.

bientôt le monde, France, Angleterre, États-Unis et pour finir Brésil, où il se suicide avec sa femme en mai 1936, à l'heure de l'Europe allemande et du nazisme triomphant sur tous les fronts, Zweig, le Juif autrichien qui représentait peut-être le mieux l'esprit européen, cet écrivain distingué et à la mode qui incarnait aux yeux du grand public l'humanisme millénaire, choisit donc pour cible privilégiée le réformateur de Genève. On peut penser qu'il s'est trompé d'adversaire, car parmi la longue théorie des oppresseurs de la conscience individuelle, il avait un large choix. Par ailleurs, face aux dictatures et aux totalitarismes, les calvinistes du ^{xx}^e siècle se sont trouvés presque toujours du « bon » côté. Pendant la dernière guerre en France, seuls des protestants isolés, comme le contre-amiral Platon, le groupe Sully, d'extrême-droite³, et le pasteur de Lourmarin Noël Nougat, dit Noël Vesper⁴, militeront aux côtés des forces d'occupation et d'oppression dans la haine du juif et de la démocratie. Ailleurs, on remarque, et on admire le plus souvent, « l'exemplarité et la singularité protestantes⁵ ». Même si « les quelques dizaines de milliers de protestants des communautés montagnardes, de la Haute-Loire et des Cévennes, qui firent preuve d'une attitude exemplaire, en sauvant notamment des milliers d'enfants juifs », peuvent difficilement être considérés comme « le miroir fidèle des 800 000 protestants français ».

Pour comprendre la virulence de Zweig à l'encontre de Calvin et un ton assez exceptionnel dans son œuvre, il faut naturellement

3. Voir Yves Freychet, « Sully (1933-1944). Analyse politique d'un périodique protestant et monarchiste », in André Encrevé et Jacques Poujol, éd., *Les Protestants français pendant la seconde guerre mondiale. Actes du colloque de Paris, Palais du Luxembourg, 19-21 novembre 1992*, Paris, Société de l'Histoire du Protestantisme Français, 1994, pp. 469-478. Pour une mise en contexte dans le paysage politique de l'entre-deux-guerres, voir dans le même volume la contribution de Grace Davie, « L'extrême-droite protestante », pp. 91-104.

4. Roland Jeanneret, « Noël Vesper », et Georges-André Pons, « La pensée politique de Noël Vesper » in André Encrevé et Jacques Poujol, éd., *Les Protestants français pendant la seconde guerre mondiale*, op. cit., pp. 479-495.

5. Voir Pierre Laborie et François Boulet, « L'évolution de l'opinion protestante (1940-1944) », in André Encrevé et Jacques Poujol, éd., *Les Protestants français pendant la seconde guerre mondiale*, op. cit., p. 435, ainsi que, dans le même volume, le rapport de Jean-Pierre Azéma, « Les protestants sous l'Occupation », pp. 311-319.

replacer le livre en contexte. Commencé à Zurich en mai 1935 et achevé un an plus tard, publié à Vienne en mai 1936, *Castellion contre Calvin* est contemporain de la consolidation des fascismes dans toute l'Europe, de l'Italie à l'Espagne, et surtout de la montée en puissance du III^e Reich. Bientôt, et sans attendre l'Anschluss, Zweig devra quitter Vienne et « le monde d'hier » pour des cieux plus hospitaliers. Son dernier séjour dans la capitale autrichienne se situe en novembre 1937. Comme l'a dit très justement Francis Higman :

« Zweig n'écrivait point un livre sur Calvin. Il écrivait un livre sur Hitler. Pour ce faire, il avait besoin d'un modèle qui lui permît d'évoquer les grands thèmes de la conscience contre la violence, de la liberté contre la dictature.⁶ »

Mais ce combat très légitime de Zweig contre le totalitarisme hitlérien interfère avec un autre, plus local et plus anecdotique en apparence, une querelle fratricide entre protestants libéraux et protestants orthodoxes. En effet, comme l'a rappelé Valentine Zuber, le point de départ du livre est une commande du pasteur libéral de Genève, Jean Schorer, désireux de populariser la pensée et le combat de Sébastien Castellion, à ses yeux exemplaires⁷. La commande remonte à 1934, Jean Schorer ayant mis à la disposition du romancier-essayiste les documents nécessaires, en particulier les actes du procès Servet, la traduction de plusieurs ouvrages de Castellion et surtout la volumineuse biographie de Castellion par Ferdinand Buisson. Très vite, cependant, l'entreprise échappe à son instigateur et sous la plume fébrile de Zweig, écrivant dans l'urgence et dans la peur, prend un tour imprévu. L'apologie sans nuance de Castellion se double alors d'un réquisitoire des plus féroces contre Calvin, où l'auteur n'évite pas toujours l'écueil de l'antiprotestantisme primaire.

6. Francis Higman, « Le mythe du méchant Calvin », conférence prononcée en août 1998 à Genève devant la Société du Musée de l'Histoire de la Réformation et restée inédite. Le texte m'en a été aimablement communiqué par l'auteur. Il est cité par Valentine Zuber, 2004, p. 506. Voir note suivante.

7. Valentine Zuber, *Les conflits de la tolérance (XIX^e-XX^e siècles). Michel Servet entre mémoire et histoire*, thèse de l'EPHE V^e Section, soutenue le 1^{er} décembre 1997, t. II, p. 630. Remaniée, complétée et mise à jour, cette thèse a tout récemment fait l'objet d'une publication, sous le même titre, chez Champion, en 2004. Voir p. 507 du volume imprimé.

Puissamment manichéen et délibérément partial, le livre de Zweig relancera au lendemain de la guerre, quand il paraîtra enfin en traduction française, la querelle de clocher qui l'avait vu naître. Les journaux protestants de Suisse et de France prendront parti pour ou contre, et le pasteur libéral Schorer, à l'origine de toute l'affaire, devra s'expliquer publiquement, sans renier du reste son soutien, désormais posthume, à Zweig⁸.

Dans l'œuvre prolixe de Zweig, le *Castellion contre Calvin* a été précédé par une biographie d'Érasme deux ans plus tôt, *Triumph und Tragik des Erasmus von Rotterdam*⁹, où l'écrivain excusait en quelque sorte la mollesse de son engagement sur l'exemple du Rotterdamois : « Le courage d'Érasme, écrivait-il alors, se manifestait en ce qu'il avait la sincérité de ne pas avoir honte de son manque de courage (d'ailleurs une forme très rare d'honnêteté, en tout temps)¹⁰ ».

Si d'Érasme à *Castellion contre Calvin* le ton change, c'est que la situation internationale en Europe s'est considérablement dégradée et que l'existence de Zweig à Vienne devient de plus en plus inconfortable. Mais à quelques nuances près, c'est le même procédé littéraire qui est en place. Par une sorte de rétroprojection, Zweig déchiffre le passé comme une allégorie du présent. Sa propre situation historique se transpose, au prix de quelques anachronismes, dans une époque antérieure qui lui ressemble tout à la fois par les idéaux et par les violences. Cette époque, c'est celle de la Renaissance et de la Réforme, face lumineuse et face obscure d'une modernité tout en contraste et en conflit.

L'anabase historique a pour corollaire l'identification de l'auteur à des héros du passé en qui il reconnaît moins des maîtres à penser

8. Valentine Zuber, *op. cit.*, 1997, pp. 643-655 ; 2004, pp. 522-536.

9. Stefan Zweig, *Triumph und Tragik des Erasmus von Rotterdam*, Vienne, Herbert Reichner Verlag, 1934. – Les placards de l'édition originale, corrigés au crayon de la main de Zweig, sont conservés à la bibliothèque de la Maison Érasme à Bruxelles-Anderlecht. Je remercie son conservateur, Alexandre Vanautgaerden, de m'y avoir donné accès.

10. Serge Niémetz, *Stefan Zweig. Le voyageur et ses mondes*, Paris, Belfond, 1996, p. 401. Cf. Matthieu Arnold, « Érasme et Luther selon Stefan Zweig : un antagonisme irréductible », *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, t. 82, n° 2, avril-juin 2002, p. 123-145.

que des aînés ou des grands frères. Deux ans plus tôt, Zweig était lui-même Érasme, l'humaniste de renommée internationale, nomade dans un monde en crise. Il sera désormais Castellion, l'adversaire de Calvin, un moindre talent, sans doute, que l'humaniste de Rotterdam, mais qu'il n'hésite pas à grandir pour les besoins de la cause et à porter à la stature de « premier savant de son siècle ». Il est vrai que Castellion connaissait l'hébreu à la perfection, que son grec était plus sûr que celui de Calvin et que sa traduction française de la Bible, qui brille par l'invention lexicale, n'a rien à envier à celle qui fut élaborée à Genève et que Genève imposa au monde protestant.

Cette lecture du présent dans un passé reconstruit tout exprès rappelle la lecture figurative de l'ancienne exégèse. Elle expose à la simplification abusive et à l'anachronisme. Thomas Mann, dans son *Journal*, le 29 juillet 1934, avait reproché à Zweig, parce qu'il comparait Luther et Hitler, de faire « trop d'honneur au présent¹¹ ». C'était surtout faire trop de déshonneur au passé. Sans doute le portrait formidable de Luther, « ce révolutionnaire mû par des forces démoniaques jaillies du tréfonds du peuple allemand¹² », avait-il quelque grandeur. Mais Calvin, son pâle et ascétique sosie, le fondateur d'une dictature totalitaire¹³, le chef d'une véritable « Gestapo des mœurs¹⁴ », n'a décidément rien d'admirable et tout de repoussant. Quand Zweig, abolissant la distance des siècles, le considère face à face, il voit une figure de vampire, un visage gris, des joues creuses d'une pâleur de cadavre, « à l'exception toutefois de courts moments où la colère les couvre de taches rouges¹⁵ ». Invention d'écrivain : on serait en peine de découvrir ces rougeurs subites sur les portraits conservés de Calvin ! L'hostilité viscérale de Zweig pour Calvin engendre ici une présence hallucinée, une figure plus vraie et plus vivante que nature.

Il n'est pas impossible, au demeurant, que ces taches rouges trouvent leur origine littéraire chez Balzac, auteur d'un ouvrage *Sur Catherine de Médicis* intégré dans les « Études philosophiques » de

11. *Ibid.*, p 401.

12. *Ibid.*, *ad loc.*

13. Stefan Zweig, *Castellion contre Calvin*, *op. cit.*, p. 22.

14. *Ibid.*, p. 57.

15. *Ibid.*, p. 49.

La Comédie humaine. Comme on le verra plus loin, Balzac inspire en profondeur le livre de Zweig. Contrevenant à l'image traditionnelle d'un Calvin maigre et ascétique, Balzac le montrait au contraire gros et gras, arborant un visage rouge et enflammé d'apoplectique¹⁶. Ce portrait insolite correspondait en tout point au tableau exposé dans les « Galeries historiques de Versailles » que Louis-Philippe avait inaugurées en 1837. C'était en fait le portrait du juriste allemand Johannes Kahl, *alias* Calvinus, et non celui du Réformateur¹⁷.

Empreint d'une étrange fascination, le portrait de Calvin par Zweig, toutefois, n'exclut pas l'ironie. Calvin, on le sait, imite le port de barbe des prophètes bibliques. Mais, las !, ce chétif contemporain de Michel-Ange serait bien indigne de figurer au plafond de la Sixtine dans la cohorte des prophètes de l'Ancien Testament.

« En vain, écrit encore Zweig, la barbe flottante de prophète biblique (que tous ses disciples et sectateurs imitent servilement) s'efforce de donner à ce visage une apparence de force virile : cette barbe elle-même manque de sève et d'abondance, elle ne tombe pas puissante et patriarcale, mais séparée en de minces touffes, telle une broussaille triste, qui sort d'un fond rocheux.¹⁸ »

Calvin est un prophète au petit pied. Ce n'est certes pas Luther, dont il n'a ni l'éclat ni la santé bruyante : « Luther déclare un jour en riant : “Quand la femme ne veut pas, eh bien ! c'est la servante”. » Il boit ferme et fort et tient à table des propos qui sont autant d'insultes aux bonnes mœurs. « Chez Calvin, au contraire, tout ce qui est sensuel est complètement réprimé ou n'existe qu'à l'état d'ombre.¹⁹ »

16. Honoré de Balzac, *Sur Catherine de Médicis*, I, in *La Comédie humaine*, éd. Pierre-Georges Castex *et alii*, t. XI, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, p. 342 : « Cette figure, quoique rouge et enflammée comme celle d'un buveur, offrait par places des marques où le teint était jaune ». – L'édition critique de ce texte est due à Nicole Cazauran.

17. Balzac, *op. cit.*, p. 1341, note 2 sur la p. 342.

18. S. Zweig, *Castellion contre Calvin*, *op. cit.*, p. 49.

19. *Ibid.*, p. 50. Quand bien même austère, le Calvin historique ne répugnait pas aux plaisirs simples de la table et de la conversation. Voir la mise au point de Max Engammare, « Plaisir des mets, plaisirs des mots : Irdische Freude bei Calvin », in *Calvinus Sincerioris Religionis Vindex. Calvin as Protector of the Purer Religion. Proceedings of the International Congress for Calvin Research in Edinburgh, 1994*, ed. by Brian G. Armstrong & Wilhelm H. Neuser, Kirksville, Sixteenth Century Essays and Studies, vol. XXXVI, 1997, pp. 189-208.

L'antithèse relève du lieu commun. Déjà Balzac, l'une des sources de Zweig précisément, se plaisait à opposer « le gras buveur de bière, l'amoureux Allemand » au « Picard, souffreteux célibataire²⁰ ».

Un tel acharnement contre Calvin serait incompréhensible s'il n'y avait, en face de lui, son antithèse, Sébastien Castellion, l'homme que Zweig « aurait voulu être », comme il le confie à Joseph Roth dans une lettre de 1937²¹. En effet, tout comme son *Érasme*, le *Castellion contre Calvin* repose sur une antithèse, un antagonisme tragique porté sur la scène de l'Histoire. La vivante antithèse d'Érasme l'irénique, c'était bien sûr Luther le tonitruant. L'antagoniste de Calvin est certes moins connu, mais combien plus héroïque : c'est le Bressan Sébastien Castellion, auteur d'une des premières traductions françaises de la Bible, et qui eut le front de s'élever contre Calvin après le brûlement de Michel Servet le 27 octobre 1553.

« Nous ne possédons qu'un seul portrait, et médiocre encore, de Castellion », constate Zweig avec regret²². Castellion est presque sans visage, à la différence de Calvin, d'Érasme ou de Luther, souvent portraiturés durant leur vie et plus encore après leur mort. Sa personnalité est plus obscure que celle d'Érasme, qui s'est beaucoup raconté dans ses *Colloques* et surtout dans ses *Lettres*. Raison de plus pour le choisir et faire de lui un modèle. Le phénomène de projection en sera facilité d'autant. Stefan Zweig endossera d'autant plus aisément la défroque de Castellion, il s'identifiera d'autant mieux à lui que ce nouveau double est une figure incomplète qui laisse prise à l'imagination et à la reconstitution fictive.

À vrai dire, une seule et unique formule, une formule lapidaire résume l'homme et son action : « Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme ». Formidable, lumineuse puissance de la tautologie !

20. Balzac, *Sur Catherine de Médicis*, *op. cit.*, p. 253. – Nullement célibataire, comme le croyait Balzac, Calvin était marié à Idelette de Bure. Ils n'eurent qu'un fils, prénommé Jacques, qui mourut au bout d'une dizaine de jours.

21. S. Niémetz, *Stefan Zweig*, *op. cit.*, pp. 441-442.

22. S. Zweig, *Castellion contre Calvin*, *op. cit.*, p. 71.

« Par ces mots à l'emporte-pièce, commente Zweig, Castellion a prononcé à jamais la condamnation de toute persécution de la pensée. Qu'elle soit morale, politique ou religieuse, la raison invoquée pour justifier la suppression d'un homme ne dégage pas la responsabilité de celui qui a commis ou ordonné cet acte.²³ »

*Hominem occidere, non est doctrinam tueri, sed est hominem occidere*²⁴. Avant d'en arriver, dans le *Contra libellum Calvini*, à cette phrase centrale, d'une portée générale et dont l'écho va retentir à travers les siècles, Castellion avait montré que l'hérésie n'est pas une notion absolue, mais une notion relative : « Après avoir souvent cherché que c'est d'un hérétique, je n'en trouve autre chose, sinon que nous estimons hérétiques tous ceux qui ne s'accordent avec nous, en notre opinion²⁵ ». Cette expression d'un relativisme radical annonce le Montaigne des « Cannibales », qui se place quant à lui dans un registre profane, quand il écrit que « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage²⁶ ».

Sans attendre, Théodore de Bèze, que Zweig représente comme l'exécuteur des basses œuvres de Calvin, fustige le laxisme du *De haereticis an sint puniendi* : « Castellion conseille qu'un chacun croie ce qu'il voudra, ouvrant la porte par même moyen à toutes hérésies et fausses doctrines²⁷ ».

On perçoit donc l'enjeu du petit livre de Stefan Zweig et aussi le constat tragique qui le conclut. Livre engagé, le *Castellion contre Calvin* malmène l'histoire et la plie aux impératifs du combat présent. En plaçant sur le même pied Calvin et Castellion, en postulant une égalité entre eux, et même en plaçant Castellion devant et avant Calvin, le titre déjà l'annonçait. Il s'agissait de venger l'injustice de l'histoire qui avait sanctionné la victoire totale du Réformateur et l'échec pathétique d'un contradicteur trop faible pour lutter d'égal

23. *Ibid.*, p. 157.

24. Hans Rudolf Guggisberg, « Haïr ou instruire les hérétiques ? La notion d'hérétique chez Sébastien Castellion et sa situation dans l'exil bâlois », in *La Liberté de conscience. Actes du colloque de Bâle-Mulhouse (décembre 1989)*, Genève, Droz, 1991, p. 75.

25. S. Zweig, *Castellion contre Calvin*, *op. cit.*, p. 137.

26. Montaigne, *Essais*, I, 31, éd. P. Villey, p. 205.

27. Bernard Cottret, *op. cit.*, p. 235.

à égal avec lui. Le 29 mai 1563 à Bâle, une mort inopinée avait soustrait Castellion au châtement probable qui l'attendait au terme du procès pour hérésie engagé contre lui : la prison, l'exil ou le bûcher²⁸.

« L'histoire, écrit Zweig en préambule de son livre, n'a pas le temps d'être juste. Pour elle, seul compte le succès, et encore il est rare qu'elle l'apprécie selon une mesure morale. Elle ne s'intéresse qu'aux vainqueurs et laisse les vaincus dans l'ombre.²⁹ »

Se posant en redresseur de torts, Zweig joue les redresseurs d'histoire. Sa révision critique du face-à-face Calvin-Servet recourt aux procédés de la fiction de la manière la plus délibérée et la plus ostensible : portraits fictifs, anachronismes répétés, simplifications hâtives, amalgame et véhémence de procureur. Son livre a valeur de protestation face à la montée des intolérances, mais il a aussi fonction compensatoire. Au déficit de l'Histoire et de la vie, il oppose le triomphe moral de l'intellectuel et du juste. « Presque toujours, il en est ainsi dans la vie : ceux qui agissent ne sont pas ceux qui savent.³⁰ » Éloge de l'intellectuel indépendant et minoritaire, rétif à toutes les coercitions, le *Castellion contre Calvin* rétablit au profit de la vérité transcendante les droits bafoués de la pensée.

En rappelant à la vie, dans la lignée de Ferdinand Buisson dont il s'inspire, la mémoire oubliée d'un protagoniste de la pensée libre et tolérante, et en la réinventant pour une large part, Zweig tente de réconcilier la conscience et l'action, la souveraineté de la connaissance et l'efficacité de la puissance politique.

LES RACINES D'UN ANTIPROTESTANTISME ORDINAIRE

Cependant, et c'est la difficulté, et c'est aussi le grand risque de ce livre, Zweig, en s'attaquant à Calvin, prend place dans une lignée des plus troubles et dans des voisinages quelque peu compromettants, pour ne pas dire franchement nauséabonds. Calvin a été la cible de

28. S. Zweig, *Castellion contre Calvin*, op. cit., p. 186.

29. *Ibid.*, p. 23.

30. *Ibid.*, p. 8.

l'intégrisme catholique, du nationalisme et de toutes les formes de conservatisme politique et religieux tout au long du XIX^e siècle. De Joseph de Maistre à Maurras, la Réforme a été vilipendée pour son cosmopolitisme, son individualisme, son modernisme, son iconoclasme révolutionnaire et le concours qu'elle aurait puissamment prêté aux progrès de l'athéisme³¹. Zweig, à son corps défendant, s'inscrit dans une tradition où l'antiprotestantisme a conduit souvent à l'antisémitisme³². Certes les autorités qu'il invoque sont toutes respectables. Parmi les témoins à charge qu'il cite contre Calvin, on trouve Montaigne, Voltaire et Balzac.

Passons rapidement sur les deux premiers. Montaigne tout d'abord :

« Montaigne remarque qu'il est regrettable qu'un homme d'aussi grand mérite que Castellion ait dû endurer une telle misère, et certainement, ajoute-t-il, il y en aurait eu beaucoup qui eussent été disposés à l'aider s'ils avaient été renseignés³³ ».

Montaigne rend hommage à Castellion, ainsi qu'à Giglio Giraldi, dans le bref chapitre « D'un défaut de nos polices³⁴ », où il écrit : « et croy qu'il y a mil'hommes qui les eussent appelez avec tres-avantageuses conditions, ou secourus où ils estoient, s'ils l'eussent sçeu ». Dans la compassion qu'exprime Montaigne pour Castellion, on ne peut exclure un sentiment anticalviniste, ailleurs perceptible dans *Les Essais*. Mais il s'agit ici de bien autre chose, à savoir d'un problème d'organisation de la vie sociale, touchant l'entraide entre particuliers³⁵. Castellion, dont Montaigne rappelle la détresse, n'est qu'une illustration parmi d'autres d'une lacune de nos sociétés. Faute d'un « moyen de nous entr'advertir » de nos besoins réciproques,

31. Michèle Sacquin, *Entre Bossuet et Maurras. L'antiprotestantisme en France de 1814 à 1870*, Paris, École des Chartes, « Mémoires et documents de l'École des Chartes », 1998.

32. Voir sur ce point l'ouvrage de Jean Baubérot et Valentine Zuber, *Une haine oubliée. L'antiprotestantisme avant le « pacte laïque » (1870-1905)*, Paris, Albin Michel, 2000, pp. 239-260 : « Antisémitisme et antiprotestantisme ».

33. Stefan Zweig, *Castellion contre Calvin*, op. cit., p. 85.

34. Montaigne, *Essais*, I, 35, éd. P. Villey, Paris, PUF, 1965, pp. 223-224.

35. Voir, dans le *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, Philippe Desan (dir.), Paris, Champion, 2004, l'article « Castellion », signé de Daniela Boccassini.

nous nous exposons, sans le savoir, à laisser mourir de faim à côté de nous les hommes les plus méritants.

Après Montaigne, Voltaire ; après *Les Essais*, l'*Essai sur les mœurs*, dont Zweig détache cette phrase pour illustrer « l'esprit tyrannique de Calvin » : « On en peut juger, écrira-t-il, par les persécutions que [Calvin] suscita contre Castellion, homme plus savant que lui, que sa jalousie fit chasser de Genève³⁶ ». Zweig cite assez exactement le chapitre « De Genève et de Calvin », où Voltaire règle ses comptes avec la Rome protestante :

« Sa religion est conforme à l'esprit républicain, et cependant Calvin avait l'esprit tyrannique.

On en peut juger par la persécution qu'il suscita contre Castalion, homme plus savant que lui, que sa jalousie fit chasser de Genève ; et par la mort cruelle dont il fit périr longtemps après le malheureux Michel Servet.³⁷ »

Cité en passant, et de manière très allusive, c'est à peine si Castellion retient l'attention de Voltaire, qui semble ignorer sa polémique avec Théodore de Bèze au lendemain de l'exécution de Michel Servet. Ce dernier, en revanche, « très savant médecin » et précurseur de Harvey, a droit à un chapitre particulier, « De Calvin et de Servet³⁸ ». Car quelle plus belle occasion que le procès de 1553 pour jeter toute la lumière sur « l'âme atroce » du Réformateur, comme Voltaire s'en ouvrira dans une lettre à Thiriot³⁹ ? Si le futur défenseur de Calas et de Sirven met les huguenots persécutés à la mode, il n'empêche, comme l'observe Michèle Sacquin, qu'il est « presque aussi hostile à la Réforme qu'au "papisme"⁴⁰ ». Dans le combat à outrance contre le fanatisme, tous les martyrs sont bons, réformés orthodoxes ou antitrinitaires, et tous les bourreaux haïssables, qu'ils s'appellent Torquemada ou Calvin.

Du Calvin de Voltaire, esprit éclairé doublé d'une âme retorse, Zweig retient surtout la face d'ombre, le côté intolérant de celui

36. S. Zweig, *Castellion contre Calvin*, *op. cit.*, p. 83.

37. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, éd. René Pomeau, Paris, Éditions Garnier frères, « Classiques Garnier », 1963, t. II, ch. CXXXIII, p. 243.

38. *Ibid.*, ch. CXXXIV, pp. 244-250.

39. *Ibid.*, p. 246, note 2. Cette lettre de Voltaire est du 26 mars 1757.

40. Michèle Sacquin, *op. cit.*, p. 344.

Stefan Zweig (1936)
Credit : akg-images

qui, lui-même persécuté, aurait dû prêcher la tolérance et élargir Servet : « il le fit brûler vif, et jouit de son supplice, lui qui, s'il eût mis le pied en France, eût été brûlé lui-même ; lui qui avait élevé si fortement sa voix contre les persécutions⁴¹ ». Le tableau effrayant que Voltaire trace de la police des mœurs instaurée à Genève sous l'empire « usurpé » de Calvin préfigure celui que Zweig peindra plus tard :

« Un jour, ayant su que la femme du capitaine général (qui fut ensuite premier syndic) avait dansé après souper avec sa famille et quelques amis, il la força de paraître en personne devant le consistoire, pour y reconnaître sa faute ; [...] Pierre Ameaux, conseiller d'État, accusé d'avoir mal parlé de Calvin, d'avoir dit qu'il était un très méchant homme, qu'il n'était qu'un Picard, et qu'il prêchait une fausse doctrine, fut condamné (quoiqu'il demandât grâce) à faire amende honorable, en chemise, la tête nue, la torche au poing, par toute la ville.⁴² »

La parenté est évidente avec le catalogue plus accablant encore dressé par Zweig :

« Un homme a joué aux cartes : au pilori, les cartes autour du cou. Un autre a chanté dans la rue d'une façon exubérante : on lui donne l'ordre d'"aller chanter ailleurs", autrement dit, on le chasse de la ville. Deux bateliers se sont battus sans qu'il y ait eu mort d'homme : exécutés. [...] Pour avoir attaqué publiquement la théorie de la prédestination de Calvin, un homme est fouetté jusqu'au sang à tous les carrefours de la ville, puis banni. Un imprimeur qui a eu l'audace, étant en état d'ivresse, de lancer des insultes contre Calvin, est condamné à avoir la langue percée avec un fer rouge, puis on le chasse de la ville. Jacques Gruet, rien que pour avoir appelé Calvin un hypocrite, est torturé et exécuté.⁴³ »

De Voltaire, Zweig allègue encore le mot qualifiant l'exécution de Servet de premier « meurtre religieux » commis par la Réforme⁴⁴.

Mais venons-en à Balzac. C'est la référence la plus intéressante, car la plus développée. La citation, ici encore assez fidèle, est empruntée à l'« Étude philosophique » *Sur Catherine de Médicis*, à laquelle Zweig doit beaucoup plus que ce simple passage, un portrait à la serpe de Calvin et plus généralement le tableau de « cette triste

41. Voltaire, *op. cit.*, t. II, ch. CXXXIV, p. 246.

42. *Ibid.*, pp. 247-248.

43. S. Zweig, *op. cit.*, pp. 63-64.

44. *Ibid.*, p. 124.

ville, appelée Genève » d'où les plaisirs de la vie ont été bannis⁴⁵. « Calvin, écrit Balzac, donna à tous les citoyens la même livrée sombre qu'il étendit sur sa vie. » Zweig doit aussi à Balzac cette réflexion sur le premier échec de Calvin à Genève, chassé, puis rappelé de Strasbourg où il s'était exilé : « Plus tard Calvin rentra triomphalement, redemandé par son troupeau. Ces persécutions deviennent toujours la consécration du pouvoir moral, quand l'écrivain sait attendre.⁴⁶ » Zweig amplifie cette réflexion :

« Pour pouvoir être déifié par la foule, il faut avoir été un martyr [...]. C'est à l'exil que presque tous les héros populaires de l'histoire doivent la puissance d'attraction qu'ils ont exercée sur leurs contemporains : l'exil de César en Gaule, de Napoléon en Égypte, de Garibaldi en Amérique du Sud, de Lénine en Sibérie, leur a donné une force qu'ils n'eussent pu espérer s'ils n'avaient jamais quitté leur pays. Il en fut de même pour Calvin.⁴⁷ »

Dans le chapitre qu'il consacre à Calvin, Balzac file le parallèle avec Robespierre, un autre Picard.

« L'existence si semblable de Robespierre peut faire seule comprendre aux contemporains celle de Calvin, qui, fondant son pouvoir sur les mêmes bases, fut aussi cruel, aussi absolu que l'avocat d'Arras. Chose étrange ! La Picardie, Arras et Noyon, a fourni ces deux instruments de réformation !⁴⁸ »

L'analogie entre les deux personnages commence à leur province d'origine, se confirme dans le logement qu'ils occupent respectivement et s'étend ensuite à leur destin. On sait l'influence des lieux sur le caractère et le tropisme dominant des personnages dans *La Comédie humaine* : « Et d'abord, Calvin, qui demeurerait dans une des plus humbles maisons du haut Genève, près du temple Saint-Pierre, au-dessus d'un menuisier, première ressemblance entre lui et Robespierre, n'avait pas à Genève d'autorité bien grande⁴⁹ ».

Très parlant pour les contemporains de Balzac, le rapprochement avec Robespierre a pour conséquence le grandissement épique de

45. Balzac, *Sur Catherine de Médicis*, op. cit., I, p. 340.

46. *Ibid.*, p. 338.

47. Stefan Zweig, *Castellion contre Calvin*, op. cit., p. 41.

48. Balzac, *Sur Catherine de Médicis*, op. cit., I, p. 339.

49. *Ibid.*, p. 337.

Calvin, cet autre « levier d'Archimède » qui, par la force et l'intransigeance de la pensée, a fait basculer l'histoire du monde⁵⁰. Plus nettement que chez Zweig qui l'imité, le sentiment que Balzac éprouve pour le maître de Genève mêle intimement l'admiration à l'aversion viscérale. En filigrane se dessine la pensée de Joseph de Maistre, dont l'auteur de *La Comédie humaine* fut grand lecteur et grand admirateur⁵¹.

Admirateur à son tour de Balzac, Zweig s'exclame :

« Balzac n'a-t-il pas écrit :

“Ceux qui voudront étudier les raisons des supplices ordonnés par Calvin (il s'agit de l'immanquable procès Servet) trouveront, proportion gardée, tout 1793 à Genève... Pesez ces considérations et demandez-vous si Fouquier-Tinville a fait pire. La farouche intolérance religieuse de Calvin a été moralement plus compacte, plus implacable que ne le fut la farouche intolérance politique de Robespierre. Sur un théâtre plus vaste que Genève, Calvin eût fait couler plus de sang que le terrible apôtre de l'égalité politique”.⁵² »

Balzac précisait ici : « le terrible apôtre de l'égalité politique assimilée à l'égalité catholique ».

Toute « proportion gardée », écrivait Balzac. Or décidément, la proportion n'est pas gardée. Au prix d'un spectaculaire changement d'échelle, qui fait passer de la petite ville de Genève à la France de Louis XVI, première nation de l'Europe à la veille de la Révolution, le verdict est rendu contre Calvin : s'il avait eu les moyens de Robespierre, il aurait fait pire ! Le raisonnement, qui relève de l'histoire-fiction et conjugue l'anachronisme à la confusion délibérée des grandeurs géographiques, a quelque chose d'absurde. Mais il est typique de l'imagination de Balzac, lequel, dans *Les Deux*

50. *Ibid.*, p. 340.

51. Dans un autre de ses livres, très antérieur, puisqu'il remonte à 1919, Stefan Zweig note bien cette filiation, mais il n'en tire aucune conséquence. Voir Stefan Zweig, *Trois maîtres (Balzac, Dickens, Dostoïevski)*, Paris, Belfond, 1988, et LGF, « Biblio Essais », 2004, p. 42 : « Balzac, à qui lui-même sa propre “clairvoyance” intuitive restait incompréhensible [...], fut forcé d'adopter une philosophie de l'incommensurable, une mystique à laquelle ne suffisait plus le catholicisme courant d'un de Maistre ». Le catholicisme de Joseph de Maistre n'est rien moins que « courant ». Il est tout à la fois superlatif et hétérodoxe dans sa philosophie tragique de l'Histoire.

52. S. Zweig, *Castellion contre Calvin*, *op. cit.*, p. 63.

Rêves, troisième volet du *Catherine de Médicis*, n'hésite pas à faire dialoguer en songe la reine mère avec Robespierre, pour proclamer la nécessité politique des bains de sang⁵³. Catherine enseigne cette cruelle leçon au petit avocat d'Arras :

« Les vérités ne sortent de leur puits que pour prendre des bains de sang où elles se rafraîchissent. Le christianisme lui-même, essence de toute vérité, puisqu'il vient de Dieu, s'est-il établi sans martyrs ? Le sang n'a-t-il pas coulé à flots ? Ne coulera-t-il pas toujours ?⁵⁴ »

Ce sont les mots mêmes de Joseph de Maistre exaltant la sainte tâche du bourreau.

La Saint-Barthélemy est justifiée au titre de massacre préventif. Comme son inspirateur Joseph de Maistre, Balzac place la Révolution de 1789 et surtout celle de 1793 dans le droit fil de la Réforme calviniste et des guerres de Religion qui en furent la conséquence immédiate. Joseph de Maistre n'a-t-il pas écrit dans ses *Réflexions sur le protestantisme dans ses rapports avec la souveraineté*, que « le protestantisme est positivement, et au pied de la lettre, le *sans-culottisme* de la religion » ? Et d'expliquer ce raccourci audacieux : « l'un invoque la *parole* de Dieu ; l'autre *les droits de l'homme* ; mais dans le fait c'est la même théorie, la même marche et le même résultat. Ces deux frères ont brisé la souveraineté pour la distribuer à la multitude.⁵⁵ » Vingt ans plus tard, après la chute de l'Empire et le retour des rois, le même Joseph de Maistre peut conclure : « La Révolution française ne fut qu'une suite directe, une conclusion visible et inévitable des principes posés dans le seizième et dans le dix-huitième siècle », c'est-à-dire aux temps de la Réforme et des Lumières⁵⁶.

On comprend dès lors la tendresse particulière que Balzac nourrit pour le roi maudit Charles IX, « ce *grand homme* méconnu, perversi, usé sur les mille faces de sa belle âme, roi sans pouvoir, ayant un

53. Balzac, *Sur Catherine de Médicis*, *op. cit.*, III, pp. 449-454.

54. *Ibid.*, III, p. 453.

55. Joseph de Maistre, *Réflexions sur le protestantisme dans ses rapports avec la souveraineté* (Turin, 1798 ; repris dans *Écrits sur la Révolution*, Paris, 1989, p. 239). Cité par Michèle Sacquin, *op. cit.*, p. 306.

56. Joseph de Maistre, *De l'état du christianisme en Europe*, 1819. Cité par Michèle Sacquin, *op. cit.*, p. 306.

noble cœur et n'ayant pas un ami⁵⁷ », – une victime, en somme, plutôt qu'un bourreau. Deux siècles plus tard, la Terreur est une Saint-Barthélemy retournée, la Saint-Barthélemy du peuple⁵⁸, manifestant la même nécessité sanglante de l'Histoire et la même loi du sacrifice à l'œuvre à travers les siècles.

Zweig citant Balzac ne perçoit sans doute pas les dangers de l'amalgame entre Réforme et Révolution. Or cet amalgame est sous-jacent à *Castellion contre Calvin*. Calvin est plusieurs fois comparé à Robespierre⁵⁹. Un des premiers lecteurs de Zweig, un des plus célèbres aussi, trouva le parallèle choquant, mais pour les raisons inverses de celles que l'on pourrait imaginer aujourd'hui. Romain Rolland reprocha à Zweig de faire tort à Robespierre en le comparant au tyran de Genève. Guéri de son pacifisme du temps de la Grande Guerre, revenu de la non-violence de Tagore et de Gandhi, converti à l'action révolutionnaire et reçu à Moscou par Staline, Rolland se détournait de Danton, le vaincu, pour voir en Robespierre « le symbole de la pureté révolutionnaire dans son ultime effort pour surmonter la bassesse de la vie⁶⁰ ». Tel sera le fond de son *Robespierre* publié en 1939, la dernière et la plus ample des pièces composant son polyptyque de la Révolution.

Timoré et hésitant, quant à lui, à s'engager, mais s'engageant pour finir, à son corps défendant, et de la manière la plus maladroite, Zweig s'avancait sur un terrain glissant. Son *Castellion contre Calvin* lui valut les éloges de Lion Feuchtwanger et de Thomas Mann, qui le félicitèrent l'un et l'autre de son ralliement à la lutte contre le nazisme, mais aussi les réserves de ceux qui, pour combattre Hitler, n'hésitaient pas à encenser Staline, et Romain Rolland était de ceux-là. Or Zweig, dans un compagnonnage idéologique des plus

57. *Ibid.*, II, p. 390. Commentaire dans Nicole Cazauran, *Catherine de Médicis et son temps dans La Comédie humaine*, Genève, Droz, 1976, et Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1977, pp. 163-179.

58. *Ibid.*, II, p. 435 : « Oui, sire, car si le peuple triomphe, il fera sa Saint-Barthélemy ! ».

59. S. Zweig, *Castellion contre Calvin*, *op. cit.*, p. 54 : « Toujours – l'exemple de Robespierre le montre encore – l'ascète est le type le plus dangereux du dictateur ».

60. S. Niémetz, *op. cit.*, p. 443.

douteux, pratiquait l'amalgame entre Calvin, Robespierre et Napoléon, Napoléon le dictateur, le tyran qui avait confisqué la liberté du peuple au profit de son sanglant rêve d'empire. Le bûcher de Michel Servet était ainsi rapproché de l'exécution du duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes, au mépris du droit et sans le moindre procès⁶¹. On peut supposer que l'animosité de Zweig contre Napoléon était en proportion directe et inverse de l'admiration que lui vouait Hitler à la même époque.

La perspective était évidemment biaisée. Comme l'observe André Paul dans sa recension du livre en 1949 : « Juger surtout le Réformateur par son odieuse attitude à l'égard de Castellion et de Servet, c'est, sur un autre plan, juger Napoléon en fonction de la mort du duc d'Enghien⁶² ». Et c'est exactement ce que fait l'auteur du *Castellion contre Calvin*.

Si, malgré lui, il inscrit ses pas dans ceux de toute une cohorte de penseurs antirépublicains, dont l'apologie de la tolérance était le moindre souci, Zweig a toutefois pris ses distances sur un point. Il s'est gardé de faire de Servet un héros et un martyr. C'est plutôt, à ses yeux, une victime persécutée, inégale à son destin, et bien inférieure, en dépit de souffrances très réelles, au rôle que l'Histoire, par les volontés réunies de Calvin et de ses détracteurs, a voulu lui faire endosser. Zweig le traite sans ménagement et avec quelque condescendance. Il le compare à Don Quichotte, en raison de ses origines espagnoles et de ses imprudences doctrinales. C'est ce donquichottisme qui le fait se précipiter dans la gueule du loup, c'est-à-dire à Genève, où il débarque un beau matin d'août 1553⁶³, chevauchant en guise de rossinante un cheval de louage qu'il attache tranquillement, avant de se rendre au prêche de Calvin dans la cathédrale Saint-Pierre, où il est aussitôt reconnu.

61. S. Zweig, *Castellion contre Calvin*, op. cit., p. 106.

62. André Paul, Recension de Zweig, *Castellion contre Calvin*, *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, t. IVC, janvier-mars 1949, p. 36.

63. Et non pas avril 1543, comme il est écrit par erreur à la page 105 de la traduction française.

Le héros de l'Histoire, ce n'est pas Servet, l'illuminé malchanceux et vaguement suicidaire, le génial découvreur de la petite circulation sanguine, l'antitrinitaire obstiné. C'est Castellion, qui est un héros de la parole, un héraut plus éloquent que le médecin supplicié le 27 octobre 1553 à Champel aux portes de Genève, pendant que Calvin vaquait paisiblement dans son cabinet à ses ordinaires travaux d'écriture. Le héros des temps modernes n'est ni un aventurier ni un médecin, c'est un pédagogue et un intellectuel.

En réécrivant l'histoire de Calvin, en la déplaçant et en la recentrant sur Castellion, Zweig échappait dans une certaine mesure à un héritage idéologique lourd à porter. Il le recyclait au service d'un manifeste personnel, en faveur des droits imprescriptibles de l'individu et de la tolérance. Ce faisant, il contractait une dette envers Ferdinand Buisson, l'auteur d'une magistrale thèse sur Sébastien Castellion⁶⁴, puis d'un ouvrage sur Michel Servet, étapes d'un parcours intellectuel qui l'éloignèrent de son calvinisme natal et le conduisirent insensiblement du protestantisme libéral aux combats pour la laïcité et à la libre-pensée. C'est Ferdinand Buisson qui, longtemps avant Zweig, rendit la parole à Castellion et l'éleva à la stature de Calvin, et même très au-dessus.

LE PARTI DE MONTAIGNE

Petropolis, au Brésil, est une élégante station climatique, construite par l'empereur Don Pedro Segundo dans les montagnes pluvieuses et tempérées de l'intérieur, à une soixantaine de kilomètres de la touffeur tropicale de Rio de Janeiro. C'est là, dans ce Karlsbad déménagé sous les tropiques, où l'on parlait français entre salles de jeu et jardins remplis d'hortensias, que Stefan Zweig et Lotte, sa seconde épouse, s'installèrent en octobre 1941. Quatre mois plus tard, le 22 février 1942, au retour de Rio, où ils avaient assisté au Carnaval, ils s'y donnaient la mort. À vrai dire, Petropolis n'était

64. Ferdinand Buisson, *Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre (1515-1563). Étude sur les origines du protestantisme libéral français*, Paris, Hachette, 1892.

plus ville impériale depuis un demi-siècle et vivait dans un demi-sommeil. On y voyait surtout des ânes se rendant au marché, chargés d'ananas et de bananes, d'autres ânes broutant les pelouses et des paysans pauvres aux pantalons rapiécés. L'endroit était absolument dépourvu de bibliothèques. Le couple habitait une maison minuscule à l'immense terrasse, face au *Café élégant*, témoin d'un autre âge. Par miracle, dès le premier jour, Zweig découvrit dans la maison vide un Montaigne poussiéreux, qu'il se mit à relire, ou plutôt à lire avec attention pour la première fois. Par un second miracle, l'un des plus grands montaignistes du siècle, Fortunat Strowski, le maître d'œuvre de l'édition municipale des *Essais*, vivait à Rio, où il passait les années de guerre dans une sorte d'ambassade intellectuelle. Il put aider Zweig de ses conseils et lui prêter des livres⁶⁵.

C'est en compagnie de Montaigne que Zweig se prépara au dénouement tragique de son existence. C'est le dernier auteur qu'il commenta dans un livre testamentaire, laissé à l'état de brouillon et recueilli dans une publication posthume, *Europäisches Erbe* (« Héritage européen »). Montaigne prépara Zweig à la mort volontaire en lui enseignant que seule compte la liberté intérieure. Telle est, constate Zweig, l'unique affirmation tranchée des *Essais* : « La plus grande chose au monde est de savoir être à soi⁶⁶ ». Cette revendication est capitale. Tant il est vrai que la liberté intérieure s'étend jusqu'à la mort incluse : « La plus volontaire mort est la plus belle⁶⁷ ».

Zweig avait déjà rencontré Montaigne, mais presque par mégarde. Dans son *Érasme* de 1934, il avait attribué à l'humaniste de Rotterdam cette phrase : « Je suis un Gibelin pour les Guelfes et un Guelfe pour les Gibelins ». Cette formule approximative venait en réalité des *Essais* : « Je fus pelaudé à toutes mains : au Gibelin j'étois Guelphe, au Guelphe Gibelin⁶⁸ ». Il n'est en effet pour Montaigne

65. Serge Niémetz, *op. cit.*, p. 541.

66. Stefan Zweig, *Montaigne*, Paris, PUF, 1982, p. 87.

67. *Ibid.*, p. 90.

68. Montaigne, *Essais*, III, 12, éd. P. Villey, p. 1044. Voir Jean-Yves Pouilloux, article « Zweig, Stefan », in *Dictionnaire Michel de Montaigne*, *op. cit.*, p. 1048.

qu'une erreur et qu'un crime : vouloir enfermer la diversité du monde dans des doctrines rigides et des systèmes.

« Montaigne n'a rien haï tant que la "frénésie", le délire furieux des dictateurs de l'esprit qui veulent avec arrogance et vanité imposer au monde leurs "nouveautés" comme la seule et indiscutable vérité, et pour qui le sang de centaine de milliers d'hommes n'est rien, pourvu que leur cause triomphe.⁶⁹ »

C'est ici que Zweig retrouve Calvin et son antagoniste Castellion :

« Quand Calvin encourage la chasse aux sorcières et laisse mourir un adversaire à petit feu, quand Torquemada envoie des centaines d'hommes au bûcher, leurs laudateurs avancent en guise d'excuse qu'ils n'auraient pas pu agir autrement, dans l'impossibilité où ils étaient d'échapper complètement aux opinions de leur époque. Mais l'humain est invariable. Même aux temps fanatiques, à l'époque de la chasse aux sorcières, de la "Chambre ardente" et de l'Inquisition, les hommes humains [on notera la redondance significative] ont toujours pu vivre ; pas un seul instant cela n'a pu troubler la clarté d'esprit et l'humanité d'un Érasme, d'un Montaigne, d'un Castellion.⁷⁰ »

Érasme, Castellion, Montaigne : cette sainte trinité condamne à jamais les Calvin et les Torquemada, les Hitler et les Staline. L'anachronisme est justifié, dès lors, pourrait-on dire, que l'humanité – entendons « l'humanité humaine » – n'a pas d'histoire. Seules la bêtise et la cruauté en ont une : « Et tandis que les autres, les professeurs en Sorbonne, les conseillers, les légats, les Zwingli, les Calvin, proclament : "Nous connaissons la vérité", la réponse de Montaigne est : "Que sais-je ?". »

Le rapprochement est contestable. N'est-ce pas Ferdinand Buisson lui-même qui rappelait, en conclusion de son *Sébastien Castellion*, que ce dernier n'était décidément pas « de la famille d'Érasme, encore moins de celle de Montaigne⁷¹ » ? Castellion, selon Buisson, c'est l'incarnation de l'idéal réformé, l'utopie d'un protestantisme sans la rigueur du dogme et des mœurs :

« C'est bien un huguenot, mais d'un type rare, qui eût peut-être été celui du protestant français sans les guerres de religion et sans la discipline

69. Stefan Zweig, *Montaigne*, op. cit., p. 91.

70. *Ibid.*, p. 92.

71. Ferdinand Buisson, *Sébastien Castellion*, op. cit., p. 649.

de Calvin, si toutefois on peut essayer de représenter le protestantisme français de Calvin⁷² ».

Alors que le Castellion de Buisson est le héraut du protestantisme libéral, celui de Zweig échappe définitivement à la mouvance protestante pour devenir le porte-parole de la libre pensée. Tout naturellement, Zweig en arrive à cette belle conclusion en forme de maxime : « Celui qui pense librement pour lui-même honore toute liberté sur terre⁷³ ».

Reste une ultime difficulté à résoudre. Héritier d'une tradition polémique déjà ancienne et très connotée à droite, pour ne pas dire à l'extrême-droite, Zweig était aussi de son siècle dans ses aspects les plus modernes et les plus progressistes. Il avait lu, ou du moins parcouru, Max Weber et son éloge, plus nuancé qu'on ne l'a dit souvent, de l'éthique protestante, dans sa relation avec l'esprit du capitalisme⁷⁴. Le problème était alors de concilier l'image de caricature léguée par la Contre-Révolution héritière de la Contre-Réforme et l'interprétation nouvelle proposée par Max Weber d'un calvinisme décidément orienté vers le progrès, la liberté individuelle et le triomphe de l'esprit critique.

De cette difficulté témoigne dans *Castellion contre Calvin* le titre du dernier chapitre : « Les extrêmes se touchent ». Nulle dialectique ici, mais une inexplicable coïncidence des contraires. Inexplicable est bien le mot : Zweig ne comprend pas la « métamorphose » qui a affecté l'héritage de Calvin⁷⁵. C'est en effet, comme il l'affirme, « par la plus étrange des métamorphoses » que le système calviniste, « qui cherchait avec un acharnement spécial à restreindre la liberté individuelle, a enfanté l'idée de la liberté politique⁷⁶ ».

72. *Ibid.*, *ad loc.*

73. S. Zweig, *Montaigne*, *op. cit.*, p. 93.

74. Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. Isabelle Kalinowski, Paris, Flammarion, « Champs », 2000, pp. 251-304 : « Ascèse et esprit capitaliste ».

75. Le mot est justement commenté par Valentine Zuber, *op. cit.*, 1997, t. II, p. 658, note 2 : « L'emploi de cette expression lui permet de ne pas chercher à comprendre et à expliquer cet apparent paradoxe... ».

76. S. Zweig, *Castellion contre Calvin*, *op. cit.*, p. 194.

La lecture de Weber par Zweig reste étrangement superficielle et sommaire. Le calvinisme n'a pas écrasé l'individu, comme il le pensait. En le plaçant sous l'autorité exclusive, certes ô combien rigoureuse ! de la conscience, il l'affranchissait du même coup vis-à-vis des institutions et des appareils. Comme le remarque à juste titre André Paul dans sa recension de 1949, Zweig « n'a pas vu que, si le calvinisme soumet radicalement l'homme à Dieu, il le fortifie contre les tyrannies humaines⁷⁷ ». Une éthique de la responsabilité ne débouche pas nécessairement sur l'obéissance civile. Bien au contraire. En outre, la théocratie de Calvin a été limitée dans le temps et dans l'espace. La confusion d'échelle est à cet égard frappante et lourde de conséquences. Elle brouille définitivement le sens de l'Histoire.

Rien d'étonnant si, après coup, Zweig ne fut pas satisfait de son livre. Il le fit pilonner sous prétexte de fautes typographiques, avant d'en interdire la traduction et la publication en France⁷⁸. L'ouvrage ne fut publié en traduction française qu'en 1946, quatre ans après la mort de l'auteur. C'est cette ancienne traduction par Alzir Hella qui vient d'être reprise, dépourvue de notes, mais précédée d'une préface aussi lapidaire que venimeuse, au « Castor Astral ».

Dans le réflexe d'autocensure de Zweig, ce n'est pas l'identification à Castellion qui le poursuivait, mais sans doute le sentiment profond qu'il s'était trompé de cible et de combat. Ce *Sébastien Castellion contre Calvin* n'est assurément pas un chef-d'œuvre, quelque inspiré et sincère qu'il soit. C'est un bel acte manqué, né d'une circonstance aujourd'hui bien oubliée, le combat désuet d'un pasteur libéral de Genève contre la mémoire honnie de maître Jean Calvin.

frank.lestringant@wanadoo.fr

77. André Paul, Recension de Zweig, *Castellion contre Calvin*, *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, t. IVC, janvier-mars 1949, p. 36.

78. Postface de Silvain Reiner : « La fiole de Monsieur Zweig », à S. Zweig, *Castellion contre Calvin*, *op. cit.*, p. 200.